

tiennent dans leurs griffes et déchirent. Cette pensée, ces images me minent. Je ne peux plus dormir. »

Aux journaux de ne pas accroître, imprudemment, avec le mal, nos cauchemars. Je voudrais, dans des cas de ce genre, qui, s'ils sont, par bonheur, découverts, ne gagnent rien à être étalés, je voudrais que le *Syndicat des Journalistes* prononçât le huis-clos. Et qu'une campagne de presse, menée en sous-main, une campagne muette mais agissante, démasquât les marquis de Sade en pantoufles, délivrât l'objet de leurs perversions, — sans conséquences pour les victimes encore ignorées. Quant à espérer qu'il soit possible d'amener par la voie de bons conseils les bourreaux à redevenir autre chose que d'affreux malades!... Le diable est leur Bon Dieu et ils valent moins que lui. Un cliché absurde leur reproche de ne pas se montrer humains. Raisonne-t-on avec la bête quand la bête est un homme?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Les Fêtes du peuple : Hommage à Albert Doyen. — Concerts Colonie : *Pamir*, de M. Claude Delvincourt. — Reprise de *La Flûte enchantée* à l'Opéra. — *Au soleil du Mexique*, au Châtelet.

Le bel hommage rendu à leur fondateur **Albert Doyen** par les *Fêtes du Peuple* a pris une forme émouvante et parfaitement digne du musicien disparu. J'y reviendrai dans une prochaine chronique, car je ne veux point écourter ce qu'il convient de dire à ce propos. Bornons-nous aujourd'hui à enregistrer la réussite de cette manifestation, à laquelle les paroles émues de Georges Duhamel — lues par Mme Blanche-Albane Duhamel — ont donné tout son sens.

§

Un nouvel exemple du préjudice que cause à la musique le défaut d'entente entre les associations symphoniques nous a été donné l'autre dimanche. Vers cinq heures, trois œuvres importantes ont été jouées en première audition, au Châtelet, Salle Gaveau et Salle Pleyel. Déplorable, malfaisante et, il faut bien le dire, volontaire et opiniâtre erreur : *perseverare diabolicum*. On se plaint, à juste titre, du peu d'empresse-

ment du public; on tire argument de ce peu d'empressement pour jouer sempiternellement Wagner au concert (où il n'a que faire puisqu'il a écrit pour le théâtre). Et les quelques amateurs de nouveautés, d'imprévu, qui existent dans Paris, on les oblige à se diviser, comme si l'on n'avait d'autre souci que de faire pièce à la société voisine en lui ôtant quelques auditeurs! Que tout cela est donc mesquin! Pourquoi refuser d'appliquer le remède, le seul remède qui puisse guérir ce mal, et que M. Albert Wolff a indiqué? Pourquoi demeurer des semaines entières sans afficher une seule œuvre nouvelle, et puis, un beau dimanche, faire éclore tout soudain trois ouvrages inédits, à la même heure et en trois salles éloignées? M. Paul Le Flem, dans son article de *Comœdia*, a dit là-dessus les choses les plus sensées; mais le bon sens ne semble point ce qui compte le plus dans l'affaire: « Est-ce que trois ou quatre coups de téléphone, écrit M. Le Flem, n'auraient pas évité cette regrettable dispersion qui entraîne l'absence des critiques? Quand, dans le monde des théâtres, surviennent de telles coïncidences, on tente un arrangement, et l'on s'engage sur le terrain des concessions. Dans la musique, on s'ignore. Un programme de concert s'établit dans l'absolu. Tant pis pour le voisin. Les victimes? toujours les mêmes: les compositeurs, déjà peu gâtés par leur époque et par le peu de publicité qui leur est faite, et qui méritaient un meilleur sort, même si le génie n'a point visité leurs productions... »

Ne pouvant me trouver à la fois salle Gaveau, au Châtelet et salle Pleyel, j'ai dû me résoudre à choisir. Et je supplie qu'on ne voie pas dans mon choix quelque indifférence pour ceux que j'ai dû, bien à contre-cœur, renoncer à entendre. Je ne parlerai donc que de l'œuvre nouvelle de **M. Claude Delvincourt**, *Pamir*, une suite d'orchestre en quatre parties, donnée par les Concerts Colonne. Encore que cette suite fût tirée par le musicien de la musique écrite pour un film rapportant les principaux épisodes de la *Croisière jaune* à travers le continent asiatique, elle ne garde point ce décousu, ce papillotement qui est presque une nécessité pour une partition où l'enchaînement des images oblige de passer brusquement d'un sujet à un autre, d'un épisode gai à une idée

triste; l'incohérence qui en résulte d'ordinaire ne se remarque point quand elle est justifiée par la projection des images visuelles. Mais au concert, sans écran, il est rare qu'une telle musique puisse s'écouter sans peine. Celle de M. Claude Delvincourt échappe à ce reproche. Je ne sais si l'auteur a fait subir à sa partition de gros remaniements. L'essentiel est qu'il en ait tiré une œuvre durable et dont il aurait fort bien pu ne point nous dire qu'elle venait d'un film, une œuvre qui est un chef-d'œuvre du genre. Musique descriptive? certes, mais comme le sont *La Mer* de Debussy ou la *Rhapsodie espagnole* de M. Maurice Ravel, musique pittoresque, c'est-à-dire qui peint à l'aide de thèmes judicieusement choisis et d'une orchestration joliment colorée, mais musique plus encore évocatrice, car elle laisse la place au rêve, n'impose à l'esprit que juste assez de réalité pour qu'il prenne son essor et s'envole où le compositeur le conduit; musique sincère, car sous l'habileté de la facture, sous le coloris si brillant qui la pare, vous trouvez non seulement un artiste rompu à son métier (ce qui est déjà un grand éloge) mais encore un tempérament original, un homme.

Qui n'a rêvé devant une carte de l'Asie, « beau pays merveilleux des contes de nourrice », comme chante la Schéhérazade de M. Maurice Ravel? Quel musicien de ce temps a échappé au sortilège? La caravane de Borodine a entraîné tant de compositeurs à travers les steppes de l'Asie Centrale et jusqu'au Mur de la Chine, que nous n'imaginions plus qu'il restât possible de nous révéler de nouveaux aspects sonores du pays jaune. M. Claude Delvincourt y est parvenu. L'exotisme, et singulièrement l'asiatique, n'est pas, au surplus, une nouveauté pour lui. Nous lui devons *Ce monde de rosée* (14 uta japonais), un délicieux bijou ciselé avec finesse dans la plus riche matière sonore qu'ait jamais maniée compositeur. Nous lui devons *L'Offrande à Siva*, ballet hindou, une des œuvres les plus originales que Straram nous révéla il y a neuf ans. *Pamir*, maintenant, est comme une vaste fresque, une vue large, synthétique, mais dont chaque détail, peint avec soin, est un enchantement. Voici d'abord les pentes de l'Himalaya, la lente ascension jusqu'au *Toit du Monde*, comme les Thibétains nomment le massif; puis ce sont les hauts pla-

teaux de Pamir et puis encore la descente vers la plaine khirghize; ces épisodes forment les deuxième et troisième mouvements de la suite : *En caravane vers les cimes et Pasteurs et Cavaliers*. Le dernier nous mène *aux Portes du Céleste Empire*.

La partition est aussi claire qu'elle est variée. Nul empiètement, nulle lourdeur. Cette musique « sonne » à merveille, quelque diverse qu'elle soit en ses parties successives. L'emploi des timbres est sans secrets pour l'auteur qui n'ignore rien des combinaisons sonores, des jeux subtils du coloris orchestral; mais si raffinée que soit sa musique, il ne recherche jamais l'effet pour l'effet. Si l'on est surpris en l'écoutant, c'est comme on l'est devant la nature elle-même, non point comme on est étonné devant une interprétation de virtuose, faite pour que l'auteur brille à tout prix. Rien d'artificiel ou de forcé dans cet inattendu, mais quelque chose de vivant, de spontané, de naturel — et, qu'on me permette le mot, une honnêteté indiscutable. Ces notations « sentent » la sincérité. L'art est d'en avoir fait pour nos oreilles — en leur gardant cette franchise — une volupté rare. Merveilleusement interprété par l'orchestre Colonne, *Pamir* a obtenu le succès le plus vif et il ne semble pas douteux que cette partition si colorée prenne place au répertoire des concerts symphoniques auprès des plus belles œuvres évocatrices de Debussy, de Florent Schmitt, de Maurice Ravel et d'Albert Roussel.

§

Malgré la puérilité d'un livret qui veut être noble, mystérieux et bouffon tout ensemble, Mozart réussit à faire de *La Flûte enchantée* un très pur chef-d'œuvre. La représentation des mystères maçonniques, l'initiation de Tamino, toutes les inventions singulières de Schikaneder nous lasserait bien vite si, par miracle, Mozart n'avait transformé cette matière en un joyau. Quelles richesses et quelles splendeurs! Et comme Wagner saura se souvenir, au moment opportun, de ces trouvailles! Bien sûr, il n'est point question de plagiat : il est parfaitement licite de s'inspirer d'un devancier

et il n'y a pas plus de créations de l'esprit que de créatures de chair, qui soient nées spontanément. Mais en écoutant les trois Dames, comment ne point songer aux Filles-Fleurs? Comment, devant les épreuves et les tentations infligées à Tamino, ne point songer à Parsifal dans les jardins de Klingsor? Mais quelle grâce légère, quelle aisance prodigieuse dans cette suite d'airs, de duos, de trios, d'ensembles si variés, si bien opposés par la forme et par l'esprit? Le livret de Schikaneder, on l'oublie au bout d'un moment, ou du moins on l'accepte pour ce qu'il est : une féerie. Et l'on se dit qu'après tout, ce scénario n'est point si mauvais puisqu'il sert de trame à une broderie si brillante. Ajoutons à cela que les couleurs vives et la grâce du dessin ne sont pas les seuls mérites de cette incomparable partition : l'humanité n'en est point absente et les airs de Tamino et de Pamina en sont aussi chargés, si l'on peut dire, que maintes pages à tournure plus prétentieuse. Mais ils portent leur charge allégrement... Et quel exquis régal que le trio de Pamina, de Monostatos et de Papagello, que le duo de Papagello et de Papagena, que les chœurs si grandioses et si simples! La féerie enfantine — comme le dit si justement M. Adolphe Boschot dans son beau livre sur *Mozart*, est soudain « emportée sur les plus hauts sommets de la beauté musicale et du purement humain (comme disait Wagner) et devient un hymne tragique aux strophes prodigieusement variées, mais qui toutes concourent à célébrer la radieuse puissance de l'amour... Ramené à l'amour véritable, cette conception centrale, qui est conforme à la pensée et à l'âme même de Mozart, l'enfantin livret de *La Flûte enchantée* devient une des plus belles fables qui soient au théâtre. Ceux de nos contemporains qui se croient gênés par trop d'intelligence peuvent se redire que le grand Goëthe admirait le sujet de *La Flûte* et songeait même à lui donner une suite. » La version jouée à l'Opéra est celle de M. J.-G. Prod'homme : elle est parfaite, non seulement parce qu'elle est l'œuvre d'un musicographe attentif à conserver au texte ses accents si nécessaires pour ne point dénaturer la musique, mais aussi parce qu'elle évite les non-sens et les fautes de goût que la traduction d'un tel livret rend particulièrement périlleux.

M. Reynaldo Hahn dirige l'ouvrage en mozartien fervent. L'interprétation est excellente dans l'ensemble, avec Mme Ritter-Ciampi, Tamina dont le style est admirable, avec Mme Renée Mahé, délicieuse Papagena, avec M. Jouatte en Tamino, M. Cabanel, aussi remarquable en Papagello qu'il l'est en Leporello, M. Huberty, en Sarastro, M. Morot en Monostatos. Mlle Lalande accepta de remplacer au dernier moment Mme Solange Delmas souffrante, et s'acquitta fort bien d'une mission aussi difficile. Enfin il y aurait grande injustice à ne point dire que Mmes Morère, Odette Ricquier et Schenneberg donnent aux Dames de la Nuit, par la grâce de leur jeu aussi bien que par la fraîcheur et la sûreté de leurs voix, un charme purement mozartien. Les changements de décors — et c'est à peu près à chaque scène — s'opèrent grâce à des rideaux avec une rapidité qui permet de conserver à l'ouvrage son mouvement. Et ces décors, du regretté Dresca, sont fort beaux.

§

Au soleil du Mexique succède, au Châtelet, au *Pays des Merveilleuses*. La splendeur des décors, les vives couleurs des costumes, la débauche des lumières, l'originalité des trucs, — nous assistons à une corrida, à un tremblement de terre et à l'éruption d'un volcan — la beauté réelle des danses sous un éclairage tour à tour lunaire et ensoleillé, et puis encore l'entrain d'une troupe où brillent l'hilarant Bach, le séduisant André Baugé, les charmantes Danièle Bregis et Fanely Revoil, et puis l'extraordinaire petite Luzia, adorable et serpentine danseuse, assureront à ce spectacle un succès aussi durable que celui des féeries les plus réputées d'autrefois. Les féeries d'aujourd'hui sont sans fées. L'intrigue n'en est pas plus vraisemblable ni moins ingénue. Quant à la musique (qui porte la signature de MM. Maurice Yvain et R. Granville), elle a le mérite de laisser le spectateur tout entier au plaisir des yeux.